

plus large qu'une grande route, mais encaissée entre des rochers que revêtent des pins et des chênes, courts, trapus et rugueux, en vrais montagnards qu'ils sont.

Or, sur un de ces rochers depuis un temps immémorial perchait un vieux château dont le parc descendait en casse-cou jusqu'au bord du fleuve. Puis, à l'extrémité, béait une grotte très obscure. Partout, dans ce parc singulier, entre les fentes de la roche s'arrondissaient, comme des artichauts sauvages, les jolies joubarbes-araignées qui se voilent d'un délicat tissu de fils blancs. Partout, sur les pentes, poussait, verdoyait, foisonnait une plante qui ne demande ni grands soins ni grosse chaleur, l'odorante marjolaine. Est-ce la marjolaine qui avait donné son nom au château? Il se pourrait bien. Quoiqu'il en soit, le château, la famille, le parc, s'appelaient le château de la Marjolaine, la famille de la Marjolaine, le parc de la Marjolaine.

La grotte, elle-même, n'était connue dans le pays loin à la ronde que sous cette dénomination: "La grotte de la fée Marjolaine". En effet, une tradition, aussi extraordinaire que séculaire, affirmait qu'une certaine fée Marjolaine avait toujours protégé le manoir et ses gens. Le fait est que les armoiries portaient une sorte d'être moitié femme, moitié fleur, sur un semis de marjolainés. Quant à la grotte, personne au château ou aux alentours n'y eût mis le pied, défendue qu'elle était et par la peur et par les ronces.

La fée ne protégeait pas tant que cela cependant le château et la famille. Non, car le château était diablement délabré et la famille joliment ruinée. Du reste, manoir modeste et sans la moindre ressemblance avec le fameux château de Tallard en Dauphiné, où l'on comptait autant de

tours que de mois dans l'année, de portes que de semaines, de fenêtres que de jours et de marches d'escalier que d'heures.

Quant à la famille,—de très petits mais de très honnêtes bobereaux de province, comme la crécerelle par rapport à l'aigle dans la classe des oiseaux de chasse,—elle avait pour chef, au moment où commence cette histoire, M. le chevalier de la Marjolaine, veuf et père, et dont l'unique frère s'était expatrié, voici bien quelque vingt ans, pour aller tenter la fortune on ne savait où,—dans les Pays-Bas, assurait-on,—mais qui, depuis, n'avait jamais donné signe de vie.

C'est à peu près à cette époque et en hiver que le chevalier perdit sa femme. Le chevalier avait eu beau parler à la chevalière du printemps, de la marjolaine, la pauvre femme n'avait attendu ni le printemps ni la marjolaine et était morte. Elle avait laissé à son mari trois garçons en bas âge,—et, le père, les trois fils et un vieux domestique étaient les cinq âmes qui peuplaient le château. Trois enfants et un serviteur, c'était tout; et c'était beaucoup, si ce n'était même trop pour les ressources du bon chevalier de la Marjolaine.

Les trois fils se nommaient Jean, Pierre, Etienne. Trois noms assez vulgaires, mais très bien portés en haut lieu maintenant. Les frères de la Marjolaine étaient venus au monde à la queue-leu-leu, comme les canards de la Loire quand ils vont à l'eau. M. le chevalier de la Marjolaine, qui prisait beaucoup les bienfaits de l'instruction en général, parce qu'il avait de l'intelligence et du coeur, les prisait plus encore pour ses enfants, et surtout parce qu'il était sans fortune. C'est pourquoi il les avait fait instruire de son mieux, dans ce but épuisant ses dernières ressources et